

CHRONIQUE

Victor Saxer (1918-2004)

Monseigneur Victor Saxer est mort à l'hôpital d'Hyères le 9 août 2004 et c'est à La Crau, où il avait commencé à exercer son ministère sacerdotal, que ses obsèques ont été célébrées, dans la maison diocésaine où son état de santé l'avait contraint à se retirer depuis un an. Pour cet Alsacien né à Pfstatt le 4 avril 1918, la Provence fut en effet de 1943 à 1964 une seconde patrie, jusqu'à ce que l'évêque de Fréjus, dont il dépendait, eût opportunément discerné ce qui convenait le mieux à sa double vocation de prêtre et d'érudit: devenir l'élève du Pontificio Istituto di Archeologia cristiana, puis y enseigner.

C'est donc à Rome que s'est déroulée sa carrière proprement scientifique. De 1966 à 1989, pendant près de vingt-cinq ans, il fut professeur d'hagiographie et de liturgie à l'Institut pontifical, assumant en outre à deux reprises la charge de recteur, ce qui lui valut de présider les Congrès internationaux d'archéologie chrétienne tenus en 1986 à Lyon et en 1991 à Bonn. Ces lourdes charges ne l'ont pas empêché de livrer au public une œuvre considérable: sans compter d'innombrables comptes rendus critiques, la bibliographie arrêtée en 1990 du volume d'hommages qui lui fut offert à sa retraite, *Memoriam sanctorum venerantes*, compte plus de 150 livres ou articles et il convient de l'augmenter des nombreuses publications parues depuis, car ce chercheur infatigable n'a cessé d'écrire jusqu'à sa mort, ou presque.

Ces divers travaux lui ont ouvert dès 1982 les portes de la Pontificia Accademia romana di Archeologia, dont il fut ensuite le président de 1995 à 2003, et celles du Pontificio Comitato di Scienze storiche, qu'il présida également de 1989 à 1998; à quoi l'on ajoutera son activité au sein de la Pontificia Commissione di Archeologia cristiana de 1993 à 1999, sa participation aux travaux du Consiglio di coordinamento fra Accademie pontificie de 1995 à 2003 et la charge de Consultant de la Congrégation des évêques qu'il a remplie de 1995 à 2001. Pour avoir ainsi servi les institutions, tant pastorales que savantes, du Saint Siège, il fut nommé prélat d'honneur en 1972, puis proto-notaire apostolique et chanoine de Sainte-Marie-Majeure en 1991, et c'est dans le caveau des chanoines de cette basilique qu'il repose désormais.

Pour autant, c'est en Provence qu'il avait commencé à donner la mesure de son talent. Nos lecteurs le savent d'ailleurs puisque, si l'on passe sur trois comptes rendus parus entre 1949 et 1953, le premier titre de sa bibliographie est un article sur « L'acquisition du domaine de Saint-Maximin par l'abbaye de Saint-Victor au XI^e siècle », qui a été publié dans le tome 5 de *Provence historique* en 1954. Cet intérêt porté à Saint-Maximin s'expliquait par le fait que l'évêque de Fréjus, Monseigneur Gaudel, qui avait été auparavant son professeur au grand Séminaire de Strasbourg, lui avait suggéré de consacrer sa thèse de doctorat en théologie aux « origines de la légende de la sainte patronne du diocèse », Marie Madeleine. L'article sur Saint-Maximin n'était donc qu'un développement en marge de cet autre travail, qu'il était particulièrement qualifié pour entreprendre, ayant su s'attacher au cours de ses études aux maîtres les plus aptes, en matière de théologie, à le guider dans l'intelligence de la foi et, dans le domaine de l'histoire, à lui faire découvrir la méthode et les exigences propres à cette discipline. La matière était pourtant complexe, l'enjeu des plus délicats; d'autres, sans doute, se seraient dérobés; en quelques années, Victor Saxer vint pourtant à bout de son mémoire sur *Le culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Âge*, qu'il soutint en 1953 devant la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg.

Une version légèrement remaniée de cette thèse fut publiée six ans plus tard, avec une préface d'Henri-Irénée Marrou dont la chaleur s'explique sans peine. Pour être né en Provence, Marrou savait en effet combien le sujet, localement, était sensible, et quel accueil pour le moins mitigé pouvait recevoir dans la région une étude qui renouait heureusement, par-delà Faillon, avec les pratiques érudites du Grand siècle; les premiers mots de son avant-propos sont donc pour inscrire ce travail magistral dans « la grande lignée d'un Lenain de Tillemont », et je soupçonne que c'est pour ne pas faire figure de provocateur qu'il n'a pas ajouté « ou d'un Monseigneur Duchesne ». Peine perdue, d'ailleurs, car comme Duchesne, qui fut son maître à penser, l'« abbé Saxer », ainsi que l'appellent ses détracteurs (ignorant sans doute, ou feignant d'ignorer la suite de sa carrière), fait encore figure aujourd'hui à cause de ce livre d'un « dénicheur de saints » aux yeux des tenants des légendes apostoliques de Provence.

L'écho que l'ouvrage a rencontré dans la communauté scientifique fut naturellement tout autre et cela explique que Monseigneur Saxer ait continué tout au long de sa carrière à s'intéresser à la Madeleine, son culte et ses reliques, multipliant à son propos les articles et laissant à sa mort un copieux manuscrit sur son légendier, qui est assez abouti pour que sa publication soit des plus souhaitables. Comme nombre de ces études portent sur la figure de la Madeleine en Provence, c'était peut-être là aussi pour lui une façon de montrer pour notre région un attachement dont il a donné bien d'autres exemples, dans notre revue ou ailleurs: études hagiographiques ou liturgiques, telle cette publication d'un bréviaire d'Apt du XIV^e siècle parue dans le tome 21 de *Provence historique* en 1971; travaux sur la géographie ecclésiastique, comme

sa communication sur les premières paroisses rurales de Provence lors d'un Seminario internazionale di archeologia cristiana tenu à Rome en 1998; recherches historiographiques, enfin, autour d'un Nicolas Peirese, par exemple, tant dans le tome 31 de *Provence historique*, en 1981, qu'à l'occasion de la célébration organisée la même année par l'Académie du Var pour le quatrième centenaire de la naissance du grand érudit provençal. Cet intérêt pour la Provence s'est d'ailleurs également marqué dans ses fonctions professorales, puisque c'est sous sa direction que J.-Cl. Moulinier a rédigé sa thèse sur *Saint Victor de Marseille*, dont il veilla en outre qu'elle fût publiée à Rome en 1995, mais ce serait faire preuve de campanilisme si l'on réduisait l'œuvre de Monseigneur Saxer à la Provence, voire aux Gaules, même s'il fut sûrement l'un de ceux qui, dans le dernier demi-siècle, ont le plus utilement contribué à la connaissance de l'Église de France et de son histoire.

Une autre part, au moins considérable, de son activité scientifique tient en effet à ses travaux sur l'Afrique antique, dont l'on ne retiendra, pour faire bref, que les ouvrages: d'abord sa *Vie liturgique et quotidienne à Carthage vers le milieu du III^e siècle*, un fort volume de 450 pages paru en 1969, si vite devenu un classique qu'il a fait l'objet d'une réédition avec complément bibliographique en 1984; ensuite ses *Saints anciens d'Afrique du Nord*, publié en 1979, suivis en 1980 par *Mort, martyrs et reliques en Afrique chrétienne aux premiers siècles: le témoignage de Tertullien, Cyprien et Augustin à la lumière de l'archéologie africaine* et pour finir par les *Acti dei martiri dei primi tre secoli*, qui ont été publiés en 1984. Il y a là un quatuor magistral dont les titres disent assez quel fut le souci de son auteur d'explorer toutes les facettes du christianisme africain afin de dépasser le champ de l'hagiographie, dans lequel il était passé maître, pour écrire véritablement une histoire.

À quoi l'on ajoutera que le tribut que ce Romain d'adoption a payé à l'Église de Rome n'est pas moins considérable. Cela vaut naturellement surtout pour l'Église antique de l'*Urbs*, son sanctoral et sa liturgie, à laquelle il a notamment consacré lors du XI^e Congrès international d'archéologie chrétienne de Lyon une ample synthèse intitulée « L'utilisation par la liturgie de l'espace urbain et suburbain: l'exemple de Rome pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge », qui est un modèle du genre, mais cela vaut aussi pour la Rome médiévale; en est pour ultime témoin ce fort volume de plus de 700 pages qu'est *Sainte-Marie-Majeure, une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église*, qui a paru en 2001 dans la Collection de l'École française de Rome: véritable livre-testament dont l'ambition, affichée en introduction, est de rompre avec les usages historiographiques locaux pour livrer rien moins que « l'histoire tout court de la basilique libérienne ».

En fait, Monseigneur Saxer aura traité de l'ensemble de la chrétienté occidentale, comme en témoignent ses très nombreuses contributions à des encyclopédies telles que *Catholicisme*, la *Bibliotheca Sanctorum*, le *Dizionario Patristico e di Antichità cristiane* (ensuite publié en français sous le titre de *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*) ou le

Lexikon des Mittelalters. Parce qu'elles livrent la substance de toute une vie de recherche et d'enseignement, ces notices résument bien quel fut son apport à une discipline – l'histoire ancienne de l'Église – au sein de laquelle il a illustré, et de quelle façon, ce que l'on pourrait appeler l'« école française » en matière d'études ecclésiastiques.

Jean GUYON

*
* *

Jacques Ferrier (1913-2003)

Pied-noir de la 4^e génération, Jacques Ferrier est né le 26 décembre 1913 à Tizi-Ouzou. Après l'école communale de Batna, les lycées de Constantine et d'Alger l'accueillent comme élève remarqué. Doublement bachelier, il part ensuite à Paris préparer au lycée Saint-Louis l'école polytechnique où il entre en 1933. Attiré par la Marine mais ne souhaitant pas une carrière d'ingénieur sédentaire, il choisit le corps du commissariat qui le séduit agréablement par une culture si différente de la sienne. Il y fera une carrière très brillante en terminant au plus haut poste comme commissaire générale de 1^{re} classe.

Sa réussite professionnelle ne fut qu'un aspect attendu de son intelligence supérieure. L'heure de la retraite ne pouvait être un effacement pour une personnalité peu courante qui rayonnait si facilement dans tous les domaines où sa curiosité l'amenait. Il a honoré de nombreuses sociétés savantes comme honnête homme et humaniste autant que scientifique. Mais également son ouverture vers les choses de l'esprit le plaçait au-delà, lui homme de réflexion, à l'interface entre le monde des réalités et le monde du spirituel. Jetant l'ancre sur les bords de la Méditerranée et son soleil, il devint Président de l'académie du Var et à ce titre il a naturellement tissé avec la Fédération historique de Provence des rapports aussi chaleureux que fructueux qui se sont concrétisés notamment en recevant celle-ci à deux reprises, à Toulon et à Sanary, au cours de journées particulièrement réussies. Les textes de ses nombreux travaux, articles et conférences, témoigneront longtemps encore de l'activité peu commune et de l'immense culture d'un homme exceptionnel.

Jacques Ferrier est décédé à Sanary le 9 novembre 2003.

Paul BOIS